

JACQUES DALODÉ



Très bonnes
nouvelles
du Bénin

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

Extrait de la publication

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

Les littératures dérivent de noirs continents.

Manfred Müller

JACQUES DALODÉ

Très bonnes
nouvelles
du Bénin

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

© *Éditions Gallimard*, 2011.

*Pour Anne-Dominique avec qui je
chemine dans la vie et qui aime tant le
Bénin.*

LE DOUANIER SÈBOLOLA

Sur la route de Porto-Novo, à sept kilomètres du centre de Cotonou, le PK7 est un quartier tranquille où œuvrent les voleurs. Non pas des bandits de grands chemins ni des mafieux invétérés, mais des voleurs à la petite semaine, chômeurs ou sans-le-sou jetés dans la nuit noire par la faim et le besoin. Profitant du sommeil des « honnêtes » gens, ces visiteurs indésirables sautent par-dessus les murs pour s'attaquer aux poules et aux cabris. Et parfois poussent l'audace jusqu'à pénétrer dans les salons, emportant au passage télévisions et magnétoscopes.

Chaque matin, la nouvelle d'un larcin part d'un carré visité dans la nuit et fait promptement le tour du quartier. On « doigte » certaines gens, on maudit les receleurs et l'on blâme la police, puis la colère s'éteint, impuissante et vaine. La nuit suivante, les artistes de la fauche escaladent d'autres murs et la rumeur se nourrit, au réveil, de nouveaux ingrédients, de nouvelles histoires.

Le douanier Bonaventure Sèbolola étonnait les habitants du quartier par le calme et le flegme avec lequel il accueillait toutes ces histoires. Il les écoutait d'une oreille paisible, sans gémir ni soupirer, sans s'attarder en commérages. Et pourtant son ami, le soudeur Théophile, se faisait un devoir de le mettre au courant du moindre cas de vol.

Théophile lui conta ainsi la mésaventure du magistrat Da Matha. L'homme de loi avait téléphoné une nuit au poste de police pour signaler l'arrestation chez lui d'un individu, pris

la main dans le sac. Le magistrat demandait aux forces de l'ordre de venir à son domicile cueillir l'intéressé. Mais la réponse du sous-fifre de service l'avait stupéfié :

— Excusez-nous, monsieur le juge, nous manquons de moyens. Pouvez-vous venir nous chercher en voiture ?

— Quoi ! répondit le magistrat, vous voulez que j'abandonne ma maison ? Pour que le malfaiteur et ses complices puissent opérer en toute tranquillité ?

Au bout du fil, l'agent de police s'était contenté de rire et le magistrat avait laissé le voleur prendre la clef des champs.

Le soudeur relata aussi la mésaventure des habitants du bout de sa rue, du côté du champ de tir. Ayant mis la main sur deux voleurs, ils les conduisirent en grand cortège au poste de police. On enferma les gaillards, mais le commissaire exigea qu'ils fussent nourris par ceux-là mêmes qui les avaient amenés.

— Vous comprenez, dit le commissaire, je n'ai aucun budget pour eux. Vous ne voulez tout de même pas que je les nourrisse de ma poche !

Et, comme nul n'accepta de s'acquitter de cette mission douloureuse au porte-monnaie, le commissaire relaxa les prévenus.

Le douanier Sèbolola ne se sentait pas concerné. « Le voleur qui mettra les pieds chez moi n'est pas encore né », disait-il et, d'un pas tranquille, il sortait de chez lui pour n'y revenir que tard dans la nuit, sans autres mesures ni précautions.

Lorsque son ami le soudeur lui demandait d'où lui venait tant d'assurance et de tranquillité, il répondait :

— Je suis un représentant des forces de l'ordre ; les voleurs n'oseront pas s'attaquer à ma maison.

— Ah! tu crois que tes galons te mettent à l'abri d'une mauvaise surprise. Détrompe-toi. Les voleurs s'invitent partout.

Le douanier, sûr de lui, ignorait ces paroles.

C'est donc avec jubilation que l'ami Théophile vint lui faire part du vol opéré dans la chambre à coucher du capitaine Touchaka. Au saut du lit, le vaillant officier s'était retrouvé sans pistolet, sans uniforme et sans galons, les attributs de son grade ayant déménagé nuitamment avec le mobilier. Le plus étonnant dans cette affaire est que le capitaine s'était réveillé sans cheveux sur la tête, les artistes de la nuit étant parvenus à lui raser le crâne sans le tirer de son sommeil. C'est clair, ils avaient voulu le ridiculiser.

Il faut croire que l'idée de l'humiliation, de la honte qu'il éprouverait à se présenter crâne rasé devant tous, si une telle histoire lui arrivait, fit enfin réagir le douanier. Le jour même, il s'arma d'un fusil. Et, deux précautions valant mieux qu'une, il exhiba trois chiens, trois bergers allemands, hauts sur pattes, l'œil torve, la gueule mauvaise. Le soir, il les fit sortir, donna à entendre leurs aboiements. Puis il tira en l'air quelques coups de fusil et, à vingt-trois heures, alla se coucher, croyant avoir définitivement acquis le droit de dormir du sommeil du juste.

C'était compter sans le zèle des molosses. Il s'endormit. Mais fut réveillé quelques instants plus tard par les aboiements de ses chiens. Quand, fusil sur l'épaule, il courut mettre en joue le voleur téméraire, de voleur, il n'en vit point. Il eut beau faire le tour de sa villa, fouiller sous les bananiers ou sous les lauriers-roses, regarder par-dessus les quatre murs, il ne vit rien! Mécontent, il regagna son lit en maugréant: « Le premier qui s'introduit chez moi, je l'abats comme un chien! »

Le temps de se rendormir et de forts aboiements, ponctués de galopades, de poursuites et de heurts, l'extirpèrent de son lit.

C'est que les chiens s'excitaient, en dehors de toute attaque, au moindre pas, au moindre bruit, à la moindre voix. Or, jusque tard dans la nuit, déambulaient les amoureux, les vendeuses du soir, les visiteurs nocturnes, les clients des guérisseurs, les suppôts des charlatans, les chrétiens célestes en blanches soutanes et bien d'autres promeneurs attardés. Et tout ce monde — isolément ou en groupes — s'immobilisait au pied du grand neem, devant le portail du douanier, sous la lumière du réverbère placé là par la ville. Les bergers allemands, ne sachant séparer le bon grain de l'ivraie, s'élançaient, bondissaient, pirouettaient, tentaient de sauter par-dessus le mur. Et, par la suite, toutes les nuits, ce furent les mêmes galopades et les mêmes aboiements. Le douanier, au départ, ne s'en irrita point. « Ne connaissant ni le jour ni l'heure de l'apparition des cambrioleurs, je n'ai rien d'autre à faire que de me lever pour me défendre », se disait-il. Mais à force de se lever pour se recoucher, de se recoucher pour se relever, il en vint à passer de drôles de nuits, entrecoupées de frayeurs sourdes et d'aboiements intempestifs. L'angoisse maintenant se glissait sous chaque pas, sous chaque bruit. Et dans son imagination exacerbée, les voleurs, torse nu, rictus aux lèvres, parvenaient dans sa chambre, se saisissaient de lui et l'emportaient. Tout cela par la faute des chiens. Il essaya bien de les raisonner, de leur expliquer qu'ils ne devaient aboyer qu'à l'instant où un voleur lèverait la tête au-dessus des murs hérissés de tessons de bouteille. Mais les bêtes lui riaient au nez, gueule ouverte, langue pendante. Oui, elles n'en faisaient qu'à

leur tête, aboyant au moindre souffle d'air, au moindre chuchotement. C'était calamiteux.

Le douanier Sèbolola n'était pas de ces indécis qui passent leur temps à balancer du oui au non. Ses décisions, il savait les prendre, crânement, hardiment. Et une fois qu'il les avait prises, il s'y tenait. Quand bien même l'idée des chiens se révéla désastreuse, il n'en voulut point démordre. Le soudeur Théophile essaya bien de le raisonner, mais ses conseils tombèrent dans l'oreille d'un sourd.

Autre indice de sa fierté et de son caractère opiniâtre, le douanier avait une voiture, mais n'avait pas de garage. Pourquoi ? Les parallélépipèdes rectangles qui servent par ici de garages n'étant point de son goût, il choisit d'en faire l'économie. Sa voiture dormait dehors, dans la cour, à l'air libre. Sur le coin gauche de son carré, il avait fait aménager une dalle, et c'est tout. À qui soulignait son imprudence, il criait : « Le premier qui s'approche de ma voiture, je l'abats comme un chien ! » Et si cette menace déclenchait des rires vifs, il rajoutait : « Vous verrez, je vous le promets. »

Les gens virent une grande pancarte « Attention, chiens méchants » orner du jour au lendemain le portail de son carré. Elle fut dissuasive, c'est sûr ! Le soudeur Théophile espaça ses visites. Les autres voisins se firent rares. Les voleurs se tinrent à l'écart, apparemment du moins, jusqu'au jour où le douanier perçut un drôle de signe avant-coureur. Dans le carré vide adjacent, un garçon s'était hissé au sommet d'un cocotier et, muni d'un coupe-coupe, en faisait lentement tomber les noix. La vue de ce galopin perché là-haut, épiait les moindres faits et gestes de sa maison, déplut hautement au douanier. Il se tourna vers le grimpeur et l'apostropha :
— Allez, petit, descends de là.

Le gamin obtempéra. Se laissant couler le long de l'arbre,

il détala sans emporter une seule noix de coco. Le douanier, bien décidé à étouffer dans l'œuf toute manœuvre d'approche, fit aussitôt couper le cocotier.

Dix jours plus tard, de retour du bureau, il eut la désagréable surprise de voir qu'un bouvier peul se prélassait sur une branche, dans le neem planté devant son carré.

— Que fais-tu là ? cria-t-il.

— De cette hauteur, je surveille mes zébus.

L'arbre fut abattu.

Survint ensuite l'épisode du cerf-volant. Un soir, vers sept heures, quelqu'un sonna. Le douanier, soupçonnant l'un de ces chenapans qui prennent plaisir à tirer les sonnettes et à s'enfuir après leur mauvais coup, courut vers le portail, l'ouvrit d'un geste rapide et se jeta dehors pour attraper le vilain garnement. Une fillette maigrichonne arrêta son élan. Toute menue, toute légère, elle se tenait bien droite, une sucette à la main et, la tête couverte de ces tresses à pompon qu'on appelle *doko*, elle avait l'air d'un diabolotin facétieux.

— Que veux-tu ? gronda Sèbolola.

Elle fit le geste d'approcher la sucette de sa bouche puis, se ravisant, déclara :

— Pardon monsieur, je voudrais récupérer mon cerf-volant tombé dans votre carré.

Le douanier n'eut qu'une idée, lui fermer la porte au nez. Mais le joli sourire de la fillette réussit à l'amadouer.

— Attends, lui dit-il, et il lui rendit le jouet, non sans pester : C'est bien la dernière fois. Je déteste qu'on jette des objets chez moi.

La fillette ne dit rien, mais sa bouche toute ronde s'ouvrit comme un fruit mûr. Et, de cette bouche ouverte, sortit une petite langue rose qui se colla à la sucette. Il sembla à Sèbolola qu'on ne lui avait jamais fait nique plus malicieuse.

D'autres événements intervinrent. Des inconnus arrachèrent des murs des tessons de bouteille. Le douanier les remplaça. Un ballon atterrit comme par enchantement dans sa cour. Il le renvoya dans la rue. Et par la suite, un pagne envolé, un fichu, un bol, un éventail et même une poule atterrirent dans sa cour, et il se trouvait toujours quelqu'un pour venir réclamer son bien. Pour le douanier, tout cela n'était que prétexte à l'épier. Il rendait l'objet, mais en braillant et en jurant qu'un de ces jours la police ramasserait un cadavre devant sa porte. Insensiblement s'installa dans son cœur la hantise du vol. Cette hantise des anxieux, de ceux qui, de tout, se font une montagne. Tous les yeux de la terre en voulaient à ses biens. Cela l'irritait d'autant plus qu'il considérait n'avoir que peu de biens au soleil. Pas de châteaux, pas d'usines, pas d'actions. Rien qu'une villa, deux maisons de rapport, des terrains en attente de spéculation, un moulin à maïs, plus quelques taxis dans la ville. Vraiment pas de quoi fouetter un chat. Et pourtant certains cherchaient à lui arracher ce peu.

Travaillé par la peur, toujours sur le qui-vive comme une bête aux aguets, il se réveilla non seulement aux aboiements de ses chiens mais à tout bruit, à tout craquement. Un grillon, un moustique, une voiture dans la rue, tout l'énervait, tout l'irritait, tout le réveillait. Même la mer lointaine agissait sur ses sens. Il se réveilla plus d'une fois en sursaut, en pleine nuit, avec le sentiment qu'une vague de voleurs déferlait... sur sa maison. Ce n'était que la mer, dont le murmure était parvenu jusqu'à lui.

À ce régime-là, il perdit ses joues, son ventre, ses rondeurs adipeuses et bientôt ne fut plus que l'ombre de lui-même : une caricature de douanier, maigre comme un prisonnier.

Le soudeur tenta bien de raisonner son ami, un jour où

celui-ci lui avait offert de la bière et des biscuits. Prenant un à un, entre le pouce et l'index, les petits gâteaux secs, le soudeur les trempait dans la bière pour les porter, ensuite, tout ramollis dans la bouche. C'était, pour lui, le summum du délice ! Après s'être régalé, le soudeur dit au douanier :

— C'est ridicule de te faire ainsi du mauvais sang. Prends un gardien et débarrasse-toi des chiens.

Le douanier ricana.

— Quoi ! Prendre un gardien ? Pour que ce soit lui qui me vole ! Ah ! non. Jamais.

Et, sûr de son fait, persuadé que sa maison, ainsi gardée, demeurerait interdite à toute visite importune, le douanier envoya le soudeur s'occuper de ses oignons.

« Tant pis, se dit le soudeur éconduit. S'il veut s'empoisonner la vie, libre à lui. »

Et le douanier continua de se réveiller vingt fois par nuit, des mois durant. Jusqu'à la cérémonie annuelle des offrandes aux morts, cérémonie pour laquelle les grandes familles battent le rappel de leurs membres. Bonaventure Sèbolola devait se rendre à Boulagon, comme les autres années. « Quoi ! se dit-il, je vais laisser ma maison vide ? »

Le samedi matin, il expédia au village sa femme et ses enfants, leur promettant de les rejoindre plus tard.

La nuit tombante le trouva chez lui. Après avoir tiré en l'air deux ou trois coups de fusil, il fit sortir les chiens, à tour de rôle. Les bêtes, tenues en laisse, montrèrent les crocs. On les aurait crues investies, à l'occasion, d'une mission spéciale. Cette nuit-là, les molosses aboyèrent comme jamais, ils aboyèrent tant et plus. À minuit, le douanier n'avait toujours pas fermé l'œil. Il se tourna et se retourna dans son lit, compta en vain les moutons, prit un magazine, le jeta, fit le tour de sa chambre, se recoucha. Cherchant à mettre fin à

l'insomnie, il se leva de nouveau, avala un somnifère, puis retourna dans son lit. Alors, peu à peu, une torpeur l'envahit. Le sommeil était là quand, soudain, entra par les fenêtres une musique gaillarde. De la bonne musique congolaise, trépidante et vibrante, celle qui remue les cœurs et qui remue le corps. Chaude, pressante, enveloppante, elle se jeta dans son lit, se coula sous le pagne. Une autre la suivit, fiévreuse et endiablée, puis une troisième, tout de go, sans pause et sans répit. Elles s'étaient donné le mot, désireuses de l'arracher à tout prix à son lit. N'y tenant plus, il se leva et sortit dehors, dans sa cour éclairée.

En pyjama, le fusil à l'épaule, il écouta. Quatre carrés plus loin, un bar fêtait sa première nuit. Les débits de boissons naissaient ainsi par dizaines dans la ville, s'égosillaient trois jours, puis mouraient, sans fanfare, sans clients. Il se fit la réflexion que les filles de joie devaient s'y trémousser, y tortiller des hanches. Il les imagina, un verre de gin ou de whisky à la main.

La musique monta encore d'un cran. Il sourit, tout à fait réveillé. L'effet du somnifère s'était dissipé. Sacrée musique ! Virevoltante à souhait, elle réveillerait un mort. Soukouss ! Langa-Langa ! « Et que ça saute ! Et que ça flambe ! » Il fut pris d'une terrible envie de danser dans la cour de sa maison. Pour être plus à son aise, il posa son fusil. Ses mains avancèrent puis reculèrent, alternant leur effet comme dans un combat stylisé. Les pieds foulèrent le sol, mus d'abord par un tempo calme puis, progressivement, ils furent saisis d'une chaude frénésie, s'emballèrent, s'enfoncèrent dans le sable mou, par petits coups secs et précipités. Les hanches s'y mirent aussi. Heureuses de chalouper, de s'encanailler. Le corps entier fut pris. De ce mouvement rageur et répétitif qui tient autant du sport que de la danse, il secoua le

sommeil et secoua l'angoisse. Bientôt l'envie lui vint de danser pour de vrai en face d'une cavalière. Succombant à son désir, il se prépara à rejoindre les prostituées du nouveau bar. Le temps d'enfiler un pantalon, une chemisette, des mocassins, il était dans la cour, la clé dans la serrure de son portail. C'est alors qu'un pincement au cœur le rappela à la dure réalité. « Quoi ! s'écria-t-il, je suis prêt à quitter ma maison, à la livrer au voleur ? »

Il rebroussa chemin. À l'instant même, fait extraordinaire, un ballon de foot atterrit à ses pieds. Les chiens aboyèrent. La sonnette grinça. Un gros juron lui échappa. Il ouvrit le portail et se jeta dehors, attrapa par la chemise un garçon ahuri.

— Hé, là ! Qu'est-ce qui te prend à jouer au ballon à cette heure-ci ? Allez, ouste ! file ! Je ne te rendrai pas ton ballon. C'est tout.

Soulagé par ce coup de gueule, il rentra dans son carré. Toute idée de danse l'avait abandonné. Il décida de se remettre au lit. Mais il n'eut pas plus tôt traversé la cour qu'une idée folle lui vint à l'esprit : « Ce ballon que j'ai gardé, et si c'était un gri-gri destiné à annihiler ma vigilance, à neutraliser mes chiens ? » À la réflexion, il trouva cette idée ridicule et se dit : « Ah non ! Il ne faut pas voir le gri-gri partout. Un ballon ! Avoir peur d'un ballon ! À quoi suis-je réduit ? Non ! Je n'aurai pas peur d'un ballon. »

Et pour confirmer sa détermination, il donna un grand coup de pied dans la balle. Celle-ci s'en fut rebondir contre un mur de clôture, à la grande joie des chiens qui coururent après elle, en aboyant. Le douanier s'approcha d'eux, les caressa. Comme ils lui firent fête, fouettant de la queue, dansant de la croupe ! Rassuré, il sourit et se dit : « J'ai mes chiens. J'ai mon fusil. Nul ne me volera de sitôt. »

Il alla prendre une douche. Cette douche fraîche après

Sami TCHAK
Place des Fêtes
Hermina
La fête des masques

Amos TUTUOLA
L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI
Rift Routes Rails
Transit



Très bonnes nouvelles du Bénin Jacques Dalodé

Cette édition électronique du livre
Très bonnes nouvelles du Bénin de Jacques Dalodé
a été réalisée le 17 décembre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070130726).
Code Sodis : N44982 - ISBN : 9782072415180.
Numéro d'édition : 177365.